

L'IMPROVISATION INTERROMPUE



Depuis qu'à votre fenêtre
Je vous ai vue paraître,
O Etoile du soir !
Vous êtes tout mon espoir.



Je braverai pour vous
Et les lions et les loups,
Le feu du ciel et de la terre.
Voyez, mon amour est sincère.

LES PIEDS

*Je suis le barde formidable,
Le chanteur héroïque des pieds,
Et je veux, dans cette ballade,
— D'une forme un peu relâchée,
Je veux chanter
Les pieds poilus, les pieds nicklés,
Les pieds truffés !*

*Des pieds ! des pieds ! toujours des pieds !
Partout des pieds !*

*Des pieds vilains et des pieds beaux !
Et d'autres pieds, estropiés,
Qui sont encore des pieds bots.*

Moi, j'ai deux pieds :

*Dérouléde en a presque six...
Je veux chanter,
Les pieds de table, les pieds de lit,
Les pieds poilus, les pieds nicklés,
Les pieds truffés !*

*Il y a des pieds adorables,
Petits petons de femmes, d'enfants :*

*Mais il y en a d'insupportables,
Comme des pieds odoriférants !
Je suis le barde formidable,
Et cetera... et cetera...*

*Je veux chanter
Et cetera... et cetera...
Les pieds truffés !*

*Ils sont légion ! ils sont foute !
Pitié, ribouais ! pitié, pieds !
Vous êtes trop ! moi tite roué !*

*Pitié ! pieds Sainte-Menehould !
Pitié, pieds de cochon pennés !
Je le sais aussi ! pitié !*

*Je vais chanter
Les pieds poilus, les pieds nicklés,
Les pieds truffés !*

*L'arme au pied, sur le pied de guerre,
La France fuit le pied de grue en face
de l'Angleterre...*

*(Mes vers ont un nombre de pieds
Illimité ;*

*Ils n'en sont pas moins immortels,
Je le jure au pieds des autels !)*

Mon Dieu ! mon Dieu !

Je suis un barde bien piteux !

Voilà que j'ai épuisé

Tout mon stock de pieds,

Et je n'ai encore chanté

*Ni les pieds poilus, ni les pieds nicklés,
Ni les pieds truffés !*

Quand je partirai, les pieds devant,

Pour dormir à trois pieds sous terre,

Si tu veux que je sois content

En cette ballade dernière,

O Dieu ! bon Dieu ! grand Dieu clément !

Le soir de mon enterrement

Fais chanter désespérément

En mon honneur par les élus :

Il n'est déjà plus !

XXX.

APPARTEMENT A LOUER

Heureux et tranquille, M. Flanelle demeurait depuis dix-huit ans dans une maison paisible. Au premier, restait une vieille dame qui avait peur des voleurs, et qui ne faisait jamais de bruit ; occupée qu'elle était toujours à écouter si on ne crochetait pas sa serrure. Au second un ménage de lettrés ; la femme faisait des vers, et le mari travaillait à un grand ouvrage de concours pour une académie de province : *De l'influence du tabac à priser sur le développement du commerce des dessous de plat, ou quelque chose de ce genre*. Au troisième, M. Flanelle rentier, qui déjeu-

nait au café voisin, se promenait tout le jour, et qui se couchait le soir à neuf heures, sans chandelle, dans la crainte d'incendier son domicile.

Et c'était tout, plus personne. On aurait entendu une mouche voler. C'est charmant pour une personne tranquille et qui aurait aimé dormir toute la journée.

Malheureusement la vieille dame mourut : elle fut remplacée par un ménage qui aimait la volaille, et qui, faute de jardin, élevait des oies dans la cuisine.

M. Flanelle ne détestait pas la musique : jeune, il avait même exécuté divers morceaux difficiles sur l'harmonica ; mais il goûtait peu le chant de l'oie.

D'un caractère paisible, il ne se plaignait pas, mais il donna congé, et nous le trouvons au moment où il cherche un toit paisible pour y abriter son anatomie.

M. Flanelle possède en toute propriété une cinquantaine d'années, un catarrhe et quelques rentes.

Ses rentes, on ne les voit pas, mais on voit bien son âge, et son catarrhe s'entend facilement.

M. Flanelle a perdu beaucoup d'argent dans le *virage en béton*, produit magnifique, dont on n'a vendu que pour trois francs à un Anglais, ce qui n'a pas couvert les frais de la compagnie ; de là un gros chagrin qui l'a un peu ratatiné, tout en lui laissant un air bonhomme.

Dans ses recherches, au milieu de ses pérégrinations, M. Flanelle aperçoit un écriteau de location suspendu à la porte d'une maison d'aspect tranquille. La concierge le conduit en bougonnant

au quatrième étage, habité par toute une famille.

Haletant, essouffé, M. Flanelle tousse comme le diable, s'appuie le long des meubles, s'éponge, crache et suffoque à moitié. L'homme et la femme — les locataires — échangent un coup d'œil, éloquent sans doute, car ils paraissent s'être compris ; on fait asscoir M. Flanelle, on lui offre un verre d'eau sucrée qu'il accepte, et la concierge, voyant qu'on ne lui offre rien, se retire d'un air très vexé, en tirant la porte derrière avec une violence dont on n'aurait pas cru capable une vieille femme à lunettes.

Cependant, M. Flanelle se remet peu à peu ; il remercie avec effusion ses bienfaiteurs, comme il les appelle, il leur dit son histoire des oies, avoue qu'il n'aime pas les ennuis, et quo, pour éviter un mot, il ferait tout au monde, etc., etc.

Les locataires écoutent faiblement, occupés qu'ils paraissent d'une idée qu'ils hésitent à émettre, quand la femme se lève avec un éclair de joie dans les yeux.

Elle échange un signe imperceptible avec son mari, et, en reconduisant le malheureux M. Flanelle, elle lui glisse dans la poche de son paletot la petite cuiller du verre d'eau.

— A quoi penses-tu donc, Agathe ? lui dit son mari, quand ils furent seuls.

— Laisse-moi faire, répondit-elle, nous le tenons ; il faudra bien qu'il y passe. Cours après lui ; rattrape-le ; au moment où tu verras un sergent de ville, demande-lui ce qu'il a dans sa poche, et quand il trouvera la petite cuiller, dis-lui que tu vas le faire arrêter s'il ne remonte pas nous aider à chercher la pince à sucre.

Dix minutes après, le vieux monsieur tranquille regrimpait les quatre étages d'un air absolument abruti et l'œil hagard.

— Madame je... hou ! hou !... je vous... hou ! hou !... assuré bien que... hou ! hou !...

Son catarrhe refusait des siennes, et, avant qu'il pût reprendre haleine, on lui tenait l'aimable discours suivant :

— Monsieur n'aime pas les oies, non ; mais il aime les petites cuillers, ça se voit.

— Je vous... hou ! hou !

— Monsieur n'est qu'une vieille canaille, un filou, un vieux greudin.

— Mais, supristi, je... hou ! hou !

— Charmant ! monsieur se fâche ! admirable, vraiment !

— Enfin s'écrie Agathe, oui ou non, aviez-vous nos valeurs en poche ?

— Hélas !...

— Hélas ! oui, nous connaissons ça, vieux chenapan ! et c'est quand nous vous avons abrouvé de bienfaits, de prévenances, de soins et d'amabilités, que vous nous récompensez de la sorte !